

Chapitre 2

Ce que causer veut dire

On ne prête qu'aux riches, chacun le sait ; aussi Dumas a-t-il beau jeu de s'attribuer, dans le second *Mousquetaire*, la paternité du genre de la causerie :

Chers lecteurs,

Il y a bientôt treize ans [...] que j'écrivais, au recto de sa première page, le programme artistique du journal *le Mousquetaire*.

Ce programme était intitulé *Causerie*.

C'était une innovation : avant moi, personne ne s'était avisé de faire des *Causeries* dans un journal¹.

Le chapitre qu'on lira après celui-ci tend à démontrer que Dumas se fait la part bien trop belle en l'occurrence. Le bonhomme est coutumier du fait, qui entre dans le charme particulier dont le grand Alexandre continue de jouir jusqu'à nous. Au surplus, sa mémoire lui joue des tours. Ledit « programme artistique », paru dans le numéro spécimen du 12 novembre 1853, ne s'annonçait pas sous l'intitulé d'une causerie, mais d'un « Dialogue entre moi et le premier venu », et c'est dans le numéro 2, une semaine plus tard, le 21 novembre, que la première causerie fera son apparition déclarée à la une du journal. Que la causerie soit d'autre part un genre à proprement parler, dont les traits et propriétés puissent être fixés sous l'espèce d'un modèle journalistique ou plus largement textuel, voilà qui semble presque aussi douteux. Ce genre est si flottant dans *Le Mousquetaire*, ses règles y sont si désinvoltes, ses manifestations si aléatoires, qu'il est tentant d'y voir une excroissance démonstrative de la personne et de la figure littéraire de Dumas, « l'accroissement », comme il est dit dans ce même prospectus du 12 novembre, « d'une personnalité qui en gêne, qui en contrarie, qui en déplace d'autres² » : vorace et généreuse, mobile et insistante, solennelle et sans-façon, égocentrique et altruiste ; et c'est bien ainsi d'ailleurs que le directeur du *Mousquetaire* conçoit la chose : *Le Mousquetaire* est le *journal de M. Alexandre Dumas*, la causerie est son affiche, un *moi-je* ne cesse de s'y rappeler à ses « lecteurs » et « lectrices », jusque dans l'attente qu'il entretient auprès d'eux quand il n'est pas au poste, attente qu'il aime à faire sentir rétrospectivement au moment de reprendre le fil de ses propos. Genre, si c'en est un, marqué donc par l'irrégularité : pas de règles stables ni définies ; parution épisodique, sporadique ; de longueur et de forme variables ; sur des sujets manifestement improvisés, surgis de la fantaisie du romancier journaliste tel qu'en lui-même l'actualité du

¹ *Mousquetaire*, seconde série, novembre 1866.

² « Programme artistique du journal *Le Mousquetaire* », 12 novembre 1853.

monde de la petite presse et de la littérature qui se lit ne cesse de le changer. Faisons néanmoins *comme si* — Dumas inventeur de la causerie journalistique, et que la causerie soit un genre — et voyons d'abord comment *Le Mousquetaire* en établit à mesure, s'il y en a, les constantes.

LE DISPOSITIF DE LA CAUSERIE

Le Mousquetaire, selon les comptages effectués par Claude Schopp, offre un corpus de 134 causeries, dont l'ensemble un peu hirsute et hétéroclite a de quoi défier toute synthèse. Quelques traits périphériques forcent bien sûr l'attention. En termes d'emplacement, la causerie figure presque toujours en une et en tête du journal, parfois livrée d'un bloc sur cette première page, parfois poursuivie en page intérieure, le plus souvent bouclée dans une livraison, mais en certains cas prolongée, en guise de bref feuilleton, sur deux ou plusieurs livraisons successives. Typographiquement parlant, elle est composée dans un corps plus grand que le reste du journal et parfois sans respecter le découpage en colonnes (en guise de linteau supportant, en pareil cas, le fronton du journal). Un statut emblématique lui est ainsi conféré, que renforcent l'emplacement, la signature et la mention de rubrique « Causerie avec mes lecteurs ». Tout élastique et informe qu'elle paraisse, la structure de la causerie s'en trouve assez bien délimitée, mais avec moins de fermeté sans doute que le mode discursif qui la gouverne — avec quoi elle tend à se confondre —, voulant qu'à l'adresse initiale au lecteur (« Chers lecteurs », parfois complété par « belles lectrices ») réponde la signature du destinataire, précédée par une forme de politesse (« Chers lecteurs ») et quelquefois par une formule très aimablement vocative (par exemple « *Vale et me ama*³ »). Moins qu'un genre — ou plus qu'un genre ? —, la causerie s'offre comme une scène de discours, un sketch à deux personnages au moins et, mieux encore, un dispositif d'énonciation ayant pour vocation non pas seulement de régir le propos en général, mais plus spécialement de s'engendrer et de se reproduire à travers la diversité des propos qu'il commande. Et dans ce dispositif, au plus simple, il s'agira moins de parler à quelqu'un que de parler *avec* quelqu'un. Causer, cela va de soi, se pratique au moins à deux, que ce deux soit fait de singularités mises en présence l'une de l'autre ou, comme c'est le cas en l'espèce, d'instances mettant en dialogue inégal, dans un écrit mimant l'oral, une singularité signée et une multiplicité plus ou moins abstraite, celle des lecteurs/lectrices, quelquefois réduite à l'image de tel correspondant ou de tel intervenant intempestif auquel le causeur répond.

Quels en sont plus précisément les partenaires, fussent-ils même silencieux par intermittences à la une du journal ? Et d'abord qui l'engage, cette causerie ? Rien qui tombe davantage sous le sens, dira-t-on, puisqu'une signature intervient à la fin du propos pour le désigner nommément : c'est Alexandre Dumas, lui-même et lui seul, identifié de surcroît, dans tout le cor-

³ *Mousquetaire*, n° 3, 22 novembre 1853.

pus, par une série très circulaire de marqueurs plus ou moins directs, références littéraires et théâtrales, anecdotes empruntées à sa vie personnelle, relations littéraires, artistiques, éditoriales, ensemble proliférant de lettres à lui adressées, que les causeries citent, reproduisent et auxquelles elles réagissent, et bien entendu un style, un ton, une faconde, un esprit, une manière de tirer à la ligne, de manier l'apostrophe ou l'interjection, de stratifier l'énonciation, etc. Mais ce système de redondances qui règle l'identité de l'émetteur ou du metteur en scène des causeries n'est encore que la forme dérivée de tout un jeu de métonymies en chaîne ordonnées par l'appareil titulaire du journal, dont le sous-titre — « *Journal de M. Alexandre Dumas* » — affirme une propriété exercée sur celui-ci autant qu'elle affiche une poétique du discours : le journal est assujéti à une voix personnelle, il provient du sieur Dumas, parle pour lui, parle de lui ; et en ce sens la structure énonciative de la causerie procède de cette poétique et la performe tout ensemble. Preuve apportée de façon récurrente de ce qu'une voix en surplomb et une autorité bienveillante traversent la juxtaposition des articles, la causerie n'est rien guère d'autre que l'expansion discursive de ce sous-titre, mais doublée, nous y reviendrons, par le fait qu'elle est aussi le contrat que Dumas entend honorer, l'expression objectivée sous la forme d'un texte de la dette qu'il a — et qu'il y dit sans cesse avoir — envers son lecteur. Métonymique aussi le titre, *Le Mousquetaire*, en ce qu'il renvoie au roman le plus emblématique de l'écrivain — et son préféré, dit-on ; et aussi en ce qu'il affirme une ligne rédactionnelle se voulant sans doute littéraire, restriction bien nécessaire en temps de censure impériale, mais nonobstant audacieuse, provocante, frondeuse :

— Et votre journal s'appellera ?

— Le Mousquetaire.

— Vous avez tort.

— Pourquoi cela ?

— C'est un titre provocateur.

— C'est un titre essentiellement français ; c'est un titre rendu populaire par le succès mérité ou non d'un roman moderne ; enfin, c'est le titre adopté, et vous arrivez trop tard pour le changer.

— Mais pourquoi fondez-vous un journal ?

— Pour plusieurs raisons.

— Lesquelles ?

— D'abord parce que je me lasse d'être bien attaqué par mes ennemis et mal défendu par mes amis dans les journaux des autres ; ensuite, parce que j'ai encore quarante ou cinquante volumes de mes Mémoires à publier ; que ces quarante ou cinquante volumes deviennent de plus en plus compromettants au fur et à mesure qu'ils se rapprochent de notre époque et que j'en désire prendre la responsabilité, non-seulement comme auteur, mais comme publicateur⁴.

⁴ « Dialogue entre moi et le premier venu », numéro spécimen du 12 novembre 1853.

L'un des causeurs n'est donc pas seulement Dumas en tant que directeur du *Mousquetaire*, c'est aussi Dumas en tant qu'il est ce mousquetaire prenant forme de journal, épée devenue plume, terrain d'escrime et d'échauffourées devenu surface de publication, corps et sang devenu rames de papier encré. Autrement dit encore, conformément au double jeu du titre et du sous-titre, le signataire des causeries n'est pas tant Dumas comme individu empirique, bien qu'il s'emploie à lier objectivement la naissance du journal à sa décision de poursuivre sous sa seule responsabilité la publication en feuilleton de ses *Mémoires*, que Dumas en bretteur engagé dans une lutte dont il prend ses lecteurs à témoin, au point de les enrôler à ses côtés.

Ces lecteurs, qui sont-ils et surtout que sont-ils ? Ce sont bien entendu les abonnés du *Mousquetaire*, auxquels le journal se montre souvent soucieux de rendre des comptes, et mieux encore ceux-là qui dans l'instant de leur lecture prennent connaissance de ce qui s'adresse à eux sous l'espèce très particulière de la causerie. Ce sont d'autre part les « confrères » des journaux concurrents, mais aussi les collaborateurs du *Mousquetaire* à l'égard respectif desquels Dumas journaliste marque, pour les uns, sa différence et, pour les autres, sa position d'autorité rédactionnelle. Et plus largement c'est tout le lectorat d'Alexandre Dumas, dans le pari fait explicitement que les lecteurs du journal, qui en assureront le succès littéraire et la survie économique, se confondront avec l'immense public de l'écrivain et du dramaturge nouant avec toute une génération qu'il voit et qu'il veut fidèle un lien privilégié, constant, continu, qui n'est autre que ce *Mousquetaire* :

Un mot, chers lecteurs.

Depuis tantôt vingt-cinq ans que nous avons affaire vous à moi, moi à vous, il en est résulté une longue relation, une grande reconnaissance de moi pour vous et, je l'espère, un peu d'amitié de vous pour moi.

Je vais donc vous donner une bonne nouvelle.

Nous avons tiré le premier numéro du *Mousquetaire* à dix mille exemplaires.

Les dix mille exemplaires sont écoulés.

Puis, il nous est venu en cinq jours, cinq cents abonnés, cent abonnés par jour, c'est-à-dire le quart de ceux qui se désabonnaient au *Constitutionnel* dans le même espace de jour.

Or, comme il ne nous faut que deux mille abonnés pour faire nos frais, ces cinq cents précurseurs me donnent l'espoir que nos frais ne tarderont pas à être faits.

Le Gymnase en masse, et les trois quarts des artistes du Théâtre-Français, se sont abonnés. Notre petit ami Colbrun, vous savez, celui qui jouait si miraculeusement Cicada dans notre drame de *Catiline*, un des meilleurs que nous ayons faits, Maquet et moi, dans une collaboration qui me sera toujours chère, — notre petit ami Colbrun nous a apporté, à lui seul, une liste de vingt-sept noms.

Ah ! les artistes comprennent donc que c'est leur cause que nous venons de prendre en main.

Il est vrai que nous faisons la chose en conscience, vous en conviendrez, cher lecteur. Dans notre numéro d'hier, il y avait tant de copie, que le journal n'a pas trouvé de place pour s'annoncer lui-même.

On ne dira pas que le journal pêche par égoïsme⁵.

Abonnés, confrères, collaborateurs ou public captif de l'écrivain, ces « chers lecteurs » sont représentés à même le texte des causeries à l'ouverture et à la fermeture du propos. Ils le sont de façon plus significative par l'insertion de correspondances reçues à la rédaction et qui, réelles ou fictives, confèrent aux causeries l'aspect d'une mosaïque de citations et, à leur mode d'énonciation, une portée polyphonique. Le dialogisme des causeries va de pair en outre avec une forte dimension rétroactive. Non seulement les causeries renvoient à d'autres causeries et à l'ensemble sériel de leur récurrence dans le journal — ne serait-ce que pour remarquer que le fil en a été interrompu dans les dernières livraisons —, mais nombre d'entre elles renvoient aux effets supposés ou réels que telle causerie précédente aura suscités chez les lecteurs, qu'il s'agisse le plus souvent d'évoquer le succès d'appels ayant été faits à leur générosité à l'occasion d'opérations de charité, de représentations à bénéfice et de relance des abonnements, ou de réagir à telle lettre de protestation ou d'encouragement adressée à la rédaction. À l'image et à l'intention de ce public protéiforme, Dumas crée un alter ego auquel il donne d'entrée de jeu la parole, endossable par quiconque, sorte de case vide : un « premier venu » dont l'entrée en scène se confond avec le numéro spécimen du journal dans le « programme artistique » duquel il apporte la contradiction au romancier saisi par le démon du journalisme. Faire un journal littéraire ? « Vous avez tort ! » Un journal intitulé *Le Mousquetaire* ? « Vous avez tort ! » Et puis pourquoi diable fonder un journal ? Cette passe d'armes, ce dialogisme ne participent pas moins au programme artistique du *Mousquetaire* que les intentions déclarées, et si ce « dialogue entre moi et le premier venu » n'en porte pas la mention, c'est néanmoins par le rappel de cet échange à fleurets mouchetés que s'embrasera la série des causeries, à partir de la deuxième livraison :

— Vous avez tort !

On se rappelle que c'est ainsi que nous nous sommes quittés, il y a tantôt huit jours, le premier venu et moi.

Je ne l'ai pas revu, — mais il m'a écrit.

Il faut, mon cher lecteur, que vous me passiez une fantaisie, — c'est de mettre sous vos yeux toutes les lettres qui me sont écrites, les unes avec leurs compliments, les autres avec leurs injures, — tout ce que je puis vous promettre, c'est qu'il n'y aura pas de cabinet noir entre vous et moi, — et que toutes les lettres qui arriveront à mon adresse seront décachetées par vous.

Commençons par celle du premier venu. — Je vous donne ma parole d'honneur qu'elle est bien de lui. [...] Par ma foi, voici bien la lettre charmante, gracieuse, spirituelle, que je reçois. — Si charmante, si gracieuse et si

⁵ *Mousquetaire*, n° 3, 22 novembre 1853.

spirituelle, que cela a bien l'air d'être d'un autre premier venu que de mon premier venu à moi.

Merci donc, cher premier venu, mais vous rendez aujourd'hui ma tâche facile et ma causerie courte ; au reste, j'espère dans mon amour-propre que le public, après avoir causé avec vous, qui avez si bien compris toutes mes pensées, même *la pensée secrète* ; j'espère, dis-je, que le public croira avoir causé avec moi.

Alex. Dumas

P.S. — Ne pourriez-vous pas, cher premier venu, approcher de temps en temps votre épaule amie, quoique inconnue, de la mienne et m'aider en m'envoyant quelque lettre sur le modèle de celle-ci, m'aider, dis-je, à porter le monde.

Pendant ce temps-là, je respirerais tranquille sur le sort de ce monde que si je continuais de le porter moi-même⁶.

Et c'est en suscitant encore l'intervention intempestive de ce « premier venu » que Dumas, régisseur de tout ce petit théâtre, va s'employer à définir ce qu'il entend par causerie. Le numéro 10, daté du 29 novembre 1853, publie ainsi la lettre suivante que ce providentiel quidam adresse à « M. Alexandre Dumas » tout en réajustant son propre masque (« D.-L. Eimann », c'est-à-dire n'importe qui) :

Maître

[...]

À nous deux donc ! et tenez-vous bien, car je vais viser juste.

J'ai là, dans la main, vos huit premiers numéros. Il y a, dans tous, de l'esprit. Mais l'esprit n'est pas rare : il court les rues. Il y a peu ou point de vraie littérature. [...]

Faut-il vous le prouver ? Je le prouve.

Voici d'abord vos causeries avec vos lecteurs. Eh bien ! ce n'est pas très-spirituel, et c'est un peu trop sans- façon. Que M. Clairville mette les coudes sur la table en faisant un méchant couplet de facture, tout en attendant qu'on verse le potage, cela se conçoit : il est chez lui, en robe de chambre, et il n'a pour témoin de son laisser-aller que sa femme ; et, du diable ! si sa femme l'a jamais pris au sérieux. Mais que vous, un des hommes supérieurs de notre époque, — il en est jusqu'à trois que je pourrais citer ! — que vous, dis-je, vous vous posiez avec ce même sans-gêne vis-à-vis du public ; sérieusement, ce n'est pas bon ni pour lui ni pour vous. — Vous en arriverez ainsi à ne plus avoir nul respect l'un pour l'autre. Familiarité n'engendre que mépris.

Par grâce, donc, plus de causeries, ou si vous tenez à causer, causez avec une bûche — ou avec moi. [...] Voilà bien, n'est-ce pas, votre œuvre de sept jours ?

Convenez en riant que, comparée à l'œuvre de Dieu, elle est assez laide ; mais telle qu'elle est, malgré ses défauts, comparée à celle des autres hommes, je conviens, moi, qu'elle est encore des plus belles.

⁶ *Mousquetaire*, n° 2, 21 novembre 1853.

Elle n'est pas parfaite.

Mais vous ne faites que commencer.

Espérons donc qu'elle sera, dans l'avenir, digne de vous.

Et tenez, je remarque que depuis quelques jours vous avez supprimé vos causeries, que vous faites plus large place aux autres, et que le moi tend à s'effacer. C'est bien.

Je finis.

Avant, permettez-moi de répondre aux compliments dont vous avez cru devoir faire suivre ma première lettre.

Elle peut être spirituelle, gracieuse; elle peut être charmante, en un mot, mais, quoique méridional, je n'en tire pas vanité. Je vous ai tellement lu et relu que, si j'ai un peu d'esprit, — ce qui, après tout, peut bien être, — c'est uniquement parce que je procède de vous.

Que dites-vous de ça?

Croyez-moi, maître, tout à vous.

[Signé D.-L. Eimann]⁷

À cette lettre contre la causerie répondra en effet, dans la seizième livraison, la causerie la plus importante, de notre point de vue, au sein du corpus, puisqu'elle porte sur le genre et la fonction de la causerie elle-même⁸. Cause-rie au sujet de la causerie donc, et double causerie puisque, d'un côté, elle s'adresse au lecteur idéal du journal et, de l'autre, à ce lecteur lambda, à cet homme sans qualité dont Dumas a installé l'effigie face à lui dès le numéro spécimen :

Cher lecteurs,

Il y a longtemps que nous n'avons causé ensemble, du moins, le temps m'a paru long à moi.

[...]

Je l'ai dit, je ne sais plus où, dans tous les pays du monde on parle, on pérore, on discute.

On ne cause qu'en France.

La causerie est une condition de notre langue bavarde, une conséquence de notre caractère bon enfant.

[...]

Quand j'habitais Rome, Florence, Naples, ces trois merveilles de la civilisation, de l'art, de la création; quand j'avais cinquante générations de chefs-d'œuvre autour de moi, trois mille ans de civilisation sous mes pieds, une mer comme il n'en existe que de Misène à Sorrente devant les yeux, un ciel comme on n'en voit qu'en rêve, au milieu de ce paradis des sens il me manquait une chose, une seule, mais elle me manquait d'une façon absolue, indispensable, sans équivalens : la causerie.

[...]

⁷ *Mousquetaire*, n° 10, 29 novembre 1853.

⁸ C'est très logiquement par ce texte, un peu remanié, que Dumas fera commencer le recueil de *Causeries* que Michel Lévy publiera, en deux volumes, en 1860, dans ses *Œuvres complètes*.

J'avais donc pris égoïstement cette excellente habitude de causer avec vous, sans m'informer le moins du monde si elle était agréable aux autres, parce qu'elle m'était agréable à moi ; les coudes sur la table, je ne travaillais plus, je ne composais plus, je n'écrivais plus, je causais, quand tout à coup voilà que je reçois une lettre de ce premier venu, dont je croyais être quitte après le dialogue de notre spécimen, lettre que j'ai mise sous vos yeux dans mon numéro du 29 novembre, et qui me dit en propres termes les paroles suivantes :

« *Voyons d'abord vos causeries avec vos lecteurs ! Eh bien ! ce n'est pas très-spirituel et c'est par trop sans façons.* »

[...]

Aussi, — sa prédiction sur ce qui devait résulter de mes causeries avec le public m'a-t-elle donné à réfléchir.

Eh bien, voici le résultat de mes réflexions :

C'est que M. Eimann, vous savez que c'est le nom que prend le premier venu, — je dis que prend, parce que, en poésie allemande, *Eimann* veut tout simplement dire un homme, — c'est que M. Eimann ne me connaît pas plus personnellement que je ne le connais lui-même, — qu'il m'aura pris pour un autre ; — or, ce qui sous le rapport de la bonhomie, de la franchise, de la naïveté, sous le rapport de cet esprit qui, comme il le dit très bien, *met les coudes* sur la table, — ce qui peut s'appliquer à tout autre, — ne saurait s'appliquer à moi.

Vous ne me jetterez pas de la poudre aux yeux, cher premier venu, en me comparant à Attila, et vous ne m'éblouirez pas en me mettant au rang des trois hommes supérieurs que vous pourriez citer.

En littérature, bien entendu.

Eh bien, voyons : supposons que les deux autres soient Lamartine et Hugo.

Supposons encore, et cette supposition c'est vous qui la faites, cher M. Eimann, et non pas moi ; supposons que je sois le troisième. Eh bien, voulez-vous que je vous dise là, vrai, franchement, sur ma parole d'honneur, comme je le pense, la part que Dieu a départie à chacun de nous ?

Lamartine est un rêveur, Hugo est un penseur, moi je suis un vulgarisateur.

Ce qu'il y a de trop subtil dans le rêve de l'un, subtilité qui empêche parfois qu'on ne l'approuve ; ce qu'il y a de trop profond dans la pensée de l'autre, profondeur qui empêche souvent qu'on ne la comprenne, je m'en empare, moi, vulgarisateur ; je donne un corps au rêve de l'un ; je donne de la clarté à la pensée de l'autre ; et je sers au public ce double mets qui, de la main du premier, ne l'eût pas nourri comme trop léger ; de la main du second, lui eût donné une indigestion comme trop lourd, et qui, assaisonné et présenté de la mienne, va à peu près à tous les esprits, aux plus faibles comme aux plus robustes.

[...] Je suis, moi, le batteur et le vanneur.

[...]

Eh bien ! batteur de l'esprit, vanneur de l'intelligence, c'est le grain de la causerie que je jette au vent.

— Grands et petits, et mêmes grandes et petites, venez, venez, venez !

Ne plus causer avec vous, chers lecteurs, ma foi, j'aimerais mieux laisser là non-seulement le journal, mais la plume.

Causons donc, — c'est aujourd'hui dimanche, — il fait beau, j'espère que ce diable de premier venu sera à la campagne⁹.

Ainsi définie et justifiée par son adepte, la causerie se revendique d'abord comme une forme de sociabilité toute française, en écho très audible au programme artistique du numéro spécimen qui faisait valoir, dans « *Le Mousquetaire* », « un titre essentiellement français ». M^{me} de Staël n'en jugeait pas autrement, qui avait, dans *De l'Allemagne*, réservé tout un chapitre à « L'esprit de conversation » afin d'opposer « l'esprit de sérieux » propre à la « discussion » allemande à « l'art agréable » de la conversation française : « Il me semble reconnu, écrivait-elle, que Paris est la ville du monde où l'esprit et le goût de la conversation sont le plus généralement répandus ; et ce qu'on appelle le mal du pays, ce regret indéfinissable de la patrie, qui est indépendant des amis mêmes qu'on y a laissés, s'applique particulièrement à ce plaisir de causer que les Français ne retrouvent nulle part au même degré que chez eux. [...] Dans toutes les classes, en France, on sent le besoin de causer : la parole n'y est pas seulement comme ailleurs un moyen de se communiquer ses idées, ses sentiments et ses affaires, mais c'est un instrument dont on aime à jouer et qui ranime les esprits, comme la musique chez quelques peuples, et les liqueurs fortes chez quelques autres¹⁰. » Causer, une pratique sociale liée à un tempérament proprement français : ce lieu commun court à travers tout le siècle. On le retrouve chez Maupassant pour qui « le Français a appris à causer, et [à] avoir de l'esprit toujours » par les femmes et pour les femmes, et définissant cette mystérieuse stratégie de séduction par la parole comme « l'art de ne jamais paraître ennuyeux, de savoir tout dire avec intérêt, de plaire avec n'importe quoi, de séduire avec rien du tout¹¹ », ce qui est une assez bonne représentation de la manière dont Dumas entend et pratique la chose dans les colonnes du *Mousquetaire*. En 1813, la fille de Necker n'en actait pas moins, au fond, la fin d'un âge, celui de la conversation de salon, terminé dans l'effondrement de l'ancien régime ; quarante ans plus tard, avec ses causeries, Dumas expérimente à l'unisson d'autres chroniqueurs la greffe du mode conversationnel sur le tronc du médium journalistique ; un autre âge s'est mis en place, dans lequel l'assaut des anecdotes, des traits d'esprit, des confidences, de la parole pour la parole se fera plus largement au sein de salons de papier imprimé ; un maître des lieux, au poste du chroniqueur ou du rédacteur en chef, fera circuler entre des commensaux virtuels la fusée des propos, des micro-récits, des potins culturels et des mots de ralliement au gré des circons-

⁹ *Mousquetaire*, n° 16, 5 décembre 1853.

¹⁰ M^{me} DE STAËL, « L'esprit de conversation », dans *De l'Allemagne* (1813), tome I, éd. Balayé, Paris, Garnier-Flammarion, 1968, pp. 101–102.

¹¹ MAUPASSANT (Guy de), *Sur l'eau* (1888), dans *Œuvres complètes*, éd. Pia, Paris, Gonon/Albin Michel, s. d., pp. 280–281.

tances¹². Un cénacle d'un nouveau genre, voué à sa personne et à sa gloire, mais aussi aux causes et aux bonnes actions qu'il prend en charge, voilà sans doute, du moins en partie, ce que Dumas a plus exactement en tête pour son propre compte avec ses causeries du *Mousquetaire*. D'autres tiendront table ouverte, ritualiseront des dîners, recevront dans l'espace calfeutré de leur salon ou de leur grenier confrères et disciples ; la sphère des pratiques les plus lettrées, compartimentée, se mettra en scène et en abyme entre quatre murs, dans l'entre soi où s'échauffent passions doctrinaires, ragots complices et admirations réciproques. La sphère de la littérature industrielle à laquelle appartient Dumas, surgie du feuilleton, semble avoir trouvé quant à elle, dans la causerie et la chronique telles qu'elles se pratiquent au sein de la petite presse littéraire, sa forme spécifique de rayonnement collectif et de sociabilité. D'un autre côté, la translation est évidente du grand article politique ou de l'éditorial prolongeant la tribune et sa grave éloquence aux causeries du *Mousquetaire* prolongeant un ego agrandi, prolixe et désinvolte, appuyé par les causes qu'il épouse et les intérêts dont il prend la défense, de la même manière que le bavardage d'un Timothée Trimm, frotté de sens pratique, entretiendra dans les colonnes du *Petit Journal* l'illusion d'une solidarité de valeurs entre les barons de la presse populaire et la foule des roturiers payant d'un sou leur lot quotidien de faits divers, de feuilletons spectaculaires et de considérations bon enfant sur la vie comme elle va.

L'image du vulgarisateur dans laquelle Dumas causeur se projette ensuite répond à la même tendance. Son paternalisme — « Grands et petits, et même grandes et petites, venez, venez, venez » — a beau être plus sympathique et d'une générosité plus sincère que celui des futurs chroniqueurs stipendiés par les industriels de la presse, vulgariser n'en suppose pas moins que l'on se figure, en dessous de soi, un vulgaire attendant sa becquée quotidienne. Sa participation historique à ce qu'il donne pour la triade historique du romantisme est équilibrée, dans ce qu'elle a de plus gratifiant, par la position apparemment modeste qu'il s'octroie dans la division des tâches aux côtés de Lamartine, le rêveur, et de Hugo, le penseur ; mais, vulgarisateur, se mettant donc en position de médiateur, c'est aussi bien dans le sens de l'histoire qu'il se met, sur la pente allant de la haute littérature visant l'humanité tout entière à la littérature visant le plus grand nombre, cette littérature dont la presse partie à la conquête du lectorat de masse est à la fois l'efficace courroie de transmission et le site de production. Le rapport au romantisme n'est pas seulement, du point de vue qu'il dit occuper, affaire de position dans la hiérarchie des niveaux d'intelligibilité, il est également affaire de position dans le temps. Sans doute faut-il aux rêves trop éthérés de Lamartine la force d'attraction qui les fera descendre au niveau plus terrestre du public commun et à la pensée de

¹² Sur la rhétorique conversationnelle de la causerie et de la chronique, ainsi que les lieux communs dont elle fait assaut à propos d'elle-même, voir notamment SAMINADAYAR-PERRIN (Corinne), *Le Discours du journal. Rhétorique et médias au XIX^e siècle (1836–1885)*, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2007, pp. 169–171.

Hugo l'éclairage qui en diluera les complexités aux yeux du lecteur lambda. Vecteur d'essaimage des méditations trop nuageuses et des visions trop opaques, la causerie donnera corps aux vapeurs de l'un tout en vaporisant la densité de l'autre. Mais il y a aussi que le romantisme, dont l'essor se continue à travers lui — et il en est persuadé : c'est même là très certainement, à ses yeux, l'un des enjeux esthétiques d'une entreprise telle que *Le Mousquetaire* —, commence néanmoins à appartenir au passé, et qu'à cette grande chose en train de mourir, et dont il ne veut pas qu'elle meure, il faut appliquer le pouvoir de réanimation que seul peut exercer, en acteur survivant au mouvement qu'il a contribué à créer, celui qui conjoint à une connaissance intime de ce mouvement un sens de l'époque nouvelle qui s'est irrémédiablement — irrémédiablement ? — ouverte dans l'ordre littéraire autant que politique.

Nous aurons à revenir sur ce sujet, sous une autre perspective, car il rend raison de l'humeur mélancolique qui imprègne de façon assez sensible le volontarisme du causeur au chevet du romantisme. L'important, pour l'heure, est de placer en troisième lieu la causerie, comme Dumas le fait sans avoir l'air d'y toucher, au point de jonction entre littérature et politique. Dans cette même causerie sur la causerie, après insertion d'une lettre signée Narcastets reçue à la rédaction et lui enjoignant d'éviter la politique, voici ce qu'il écrit à ce propos :

« NE FAITES PAS DE POLITIQUE. »

Eh ! bon Dieu ! mon cher M. Narcastets, dans quel article avez-vous vu, dans quelle ligne avez-vous découvert, dans quel mot avez-vous vu surpris que je voulusse faire de la politique.

Tout au contraire, grâce au ciel, j'ai inventé, créé, mis au monde *le Mousquetaire*, pour élever autel contre autel, et pour opposer cette véritable déesse, devant laquelle on n'effeuille que des fleurs, on ne verse que des parfums, on ne brûle que de l'encens, et qu'on nomme la poésie ; à cette fausse idole, à ce Moloch embrasé, à cette Astarté dévorante qu'on appelle la politique.

Ah ! je sais trop ce qu'elle nous a coûté cette déesse fatale. Elle nous a coûté le génie de Lamartine et la présence d'Hugo.

Eh ! ne voyez-vous donc pas que je n'ai qu'un but : c'est de rallier autour de moi ce qui est intelligent ; que je n'ai qu'un espoir : c'est de faire, pour ce pauvre mort qu'on appelle l'art, ce que le Christ a fait pour le frère de Marthe ; c'est de crier d'une voix assez forte pour qu'il l'entende du fond de la tombe où l'ont précipité les révolutions !

— Oh, jeune, pur et beau génie de la France, génie au front étoilé, secoue ton linceul et lève-toi.

Car le jour où j'aurai fait cela, j'aurai le droit de me coucher, moi, pauvre nain, dans la tombe du géant que j'aurai ressuscité¹³.

Mais où donc situer ce point de jonction dès lors que Dumas dit explicitement jouer le poétique contre l'idéologique, « la véritable déesse » contre « la

¹³ *Mousquetaire*, n° 16, 5 décembre 1853.

fausse idole », le « pur et beau génie de la France » contre « cette Astarté dévorante qu'on appelle la politique » ? Ce désaveu de la politique est de bonne guerre et de bonne politique. Le 2 décembre puis le plébiscite, un an plus tôt, sont passés par là : l'affirmation de la littérature sur fond de dénégation politique est, pour un journal de ce genre, une condition de survie en temps de censure. Remises les convictions, mis en sourdine le cœur républicain, abjurée la foi romantique dans l'inséparabilité de la révolution littéraire et des réformes libérales ? Rentré dans le rang, Dumas, avec ceux qui ont fait contre mauvaise fortune de bons arrangements avec le nouveau pouvoir ? C'est fort douteux et c'est même, si l'on y songe, tout le contraire. Ce n'est pas uniquement que la dénégation de la politique soit, en tout temps, éminemment politique (mais rien à voir dans le cas qui nous occupe avec l'indifférentisme professé par les tenants de l'Art pour l'Art, dont Vallès estimera à si juste titre qu'il enveloppe de protestations abstraites une forme larvée de complicité avec le pouvoir¹⁴) ; c'est surtout que la façon dont le rédacteur en chef du *Mousquetaire* révoque la politique au seul profit apparent de la littérature est en soi un acte politique très ciblé. Car cette politique qui a, comme il le dit, coûté Hugo à la France, loin d'être le fait du poète en rupture avec le régime en place, est évidemment le fait du prince impérial, sur qui pèse parmi d'autres la lourde responsabilité, en ayant mis la littérature et la presse au pas, d'avoir privé durablement la France des principaux représentants de son « pur et beau génie ». Au demeurant, regretter l'absence de Hugo, fût-ce sous le seul rapport de la poésie, tient d'un acte de résistance d'autant plus habile qu'il n'est guère susceptible d'attirer l'attention de censeurs peu formés à lire entre les lignes de la presse d'évasion. De l'art descendu au tombeau à la France enveloppée dans son linceul une ligne est tracée que le lecteur averti prolongera en direction du régime fossoyeur né d'un coup d'État. Moloch, Astarté : figures historiques et mythologiques de la régression et de la répression. Et face à leurs mufles embrasés le causeur en Christ rappelant Lazare du fond de son tombeau. Dumas en remet bien sûr, comme à son habitude, mais comment ne pas sentir que l'emphase et l'hyperbole incitent ici à une lecture contradictoire avec le sens explicite de sa prise de position ? De là une autre fonction encore des causeries dans *Le Mousquetaire*, qui serait d'établir en tête du journal et pour le journal tout entier un rapport ouvertement dépolitisé non pas seulement à la littérature, mais également à la politique elle-même. Rester à la surface des choses, écrémer le réel en anecdotes, en petits potins internes à la rédaction, en bonnes œuvres, en oraisons funèbres compassionnelles, et cependant rallier à soi les intelligences qui savent percer à jour l'intelligibilité politique du propos : c'est de bonne stratégie en effet.

¹⁴ « L'homme qui dit n'avoir pas d'opinion politique en a une. Il est le collaborateur et le complice de tous ceux qui ont mis la main sur le pouvoir, le pied sur la gorge de la patrie. C'est sur son indifférence que s'appuient les tueurs de pauvres et les bourreaux de la pensée » (« Ingrats », *Le Réveil*, 1^{er} août 1882, dans *L'Œuvre de Jules Vallès*, éd. G. Gille, Paris, Club français du livre, 1968, p. 1180).

Il faut se garder pourtant de surestimer le poids des enjeux soulevés par notre Hercule de foire. Sa bonne volonté, la fermeté de ses convictions sont hors de cause. Mais il est bien évidemment, aux causeries, une fonction dont le cabotin ne pipe mot, fonction de la causerie non comme genre en général, mais telle qu'il la pratique dans les colonnes du *Mousquetaire*. Forme médiatique de la conversation à la française, faconde vulgarisatrice, contournement biscornu de l'obstacle politique, la causerie remplit aussi, cela va presque sans dire, une fonction toute publicitaire d'accroche. Signée Dumas et tenant tout ensemble, au fronton du *Mousquetaire*, du boniment et de la parade de tréteau, elle est en quelque sorte un article d'appel, comme l'on parle aujourd'hui, dans la novlangue des commerciaux, de *produits d'appel* placés en *tête de gondole*. Confirmation irrégulière, par cela d'autant plus éclatante lorsqu'elle apparaît, de ce que ce journal est bien celui de « M. Alexandre Dumas » et contrat de garantie octroyé au lecteur de ce journal qu'il est en droit, sans crainte d'être volé sur la marchandise, d'en espérer tout ce que la marque Dumas représente dans le créneau du divertissement littéraire.

LA MÉLANCOLIE DU CAUSEUR

La cohérence thématique n'est pas le fort de la causerie qui, par définition autant que par principe, répond à un spontanéisme désinvolte. Le boniment, le cabotinage, la hâblerie sont ses points forts et tout fait farine à son moulin. Il n'y a rien donc d'étonnant à ce que le corpus des causeries du *Mousquetaire* tienne du bazar et du bric-à-brac. Trois grands axes s'y laissent voir cependant. La réaffirmation récurrente de la ligne rédactionnelle et des enjeux du journal, d'abord, y prolonge le « programme artistique » du numéro spécimen comme pour assurer le lecteur de la fidélité de l'équipe à ses principes fondateurs. Nombre de causeries s'emploient, ensuite, à tenir et à livrer les comptes des abonnements, le registre des succès et des insuccès des campagnes de bienfaisance et des récoltes de fonds engagées. Nombreuses enfin, par conséquent, celles qui lancent de telles campagnes, justifient ces récoltes, appellent à la générosité des lecteurs en faveur de causes diverses. Les registres et les tonalités ne sont pas moins disparates, jouant tantôt de l'humour et de la fantaisie, tantôt de la polémique, tantôt encore du didactisme. Prose conversationnelle, insertions de poèmes, correspondances échangées, scènes dialoguées ajoutent à la profusion et à la confusion de l'ensemble. Désordre et diversité sont ici l'expression rendue visible non seulement d'un esprit de fantaisie, mais encore de l'ardeur généreuse avec laquelle Dumas s'emploie à remplir l'office journalistique auquel il s'est engagé.

Il y a, pourtant, un principe d'unité dans ce grand capharnaüm, qui tient paradoxalement à une tension constante entre des dispositions contradictoires. L'une de ces contradictions touche au rapport que la causerie entretient avec le journal et la pratique journalistique. D'un côté, forte désignation du médium : la causerie est le lieu d'une réflexivité du journal qui se parle lui-même non seulement en rappelant sa ligne rédactionnelle et en tenant la comptabilité des

abonnements, mais encore en figurant de façon elliptique et allusive le bureau de la rédaction, où Dumas travaille « *les coudes sur la table* », où des visiteurs se présentent et viennent l'interrompre, où de petites révolutions de palais se produisent au sein de l'équipe des collaborateurs. Comment le journal se fait, ce qu'il fait et ce qu'il se refuse à faire fournit quelquefois la matière de la causerie, comme on le voit en août 1854 lorsque Dumas, devisant aimablement au sujet des annonces commerciales, des commissionnaires et du démarchage à domicile, procédés auxquels il dit répugner, explique à ses lecteurs qu'il préfère s'en remettre à leur pouvoir d'initiative (« Soyez mes annonces et mes commis-voyageurs¹⁵ »). Et il arrive même qu'il procède à une théâtralisation comique de la *deadline* et des limitations que la maquette du journal impose à la faconde du causeur : « — Qu'y a-t-il ? / — Le correcteur du *Mousquetaire*, monsieur. / — Que vient-il me dire ? / — Que vous allez, que vous allez, que vous allez, et qu'il n'y a plus de place dans le journal. / — Bon, il en est toujours ainsi quand je cause avec vous, chers lecteurs ; à demain ou à après-demain, donc¹⁶. » Mais la dénégation du journal comme médium et comme institution n'est pas moins forte d'un autre côté. L'un des principes de la causerie journalistique, telle que Dumas la pratique, est de se donner pour une parole vive, tout orale, propice à l'émergence aléatoire des humeurs, des coq-à-l'âne, des anecdotes. Les incohérences sont fréquentes, par ailleurs, en termes de deixis temporelle et spatiale, le temps de la causerie venant à décrocher par rapport au temps de sa lecture sans tenir compte du code de l'énonciation journalistique recommandant que le moment de l'énonciation corresponde au moment de la publication. Ainsi, la causerie du lundi 5 septembre s'achève par ces mots : « Causons donc, c'est aujourd'hui dimanche, — il fait beau, j'espère que ce diable de premier venu sera à la campagne. » « Nous voici à demain¹⁷ », écrit une autre fois Dumas en un geste de désinvolture qui n'épargne pas l'exigence et la fiction proprement journalistiques d'une concordance satisfaisante des temps de l'événement, de l'écriture et de la lecture.

Une autre de ces contradictions structurantes tient à la disposition égotiste du causeur en ce qu'elle est soutenue et atténuée à la fois par les postures généreuses dans lesquelles il se campe. Les causeries du *Mousquetaire* sont bien en effet le lieu d'un « accroissement de la personnalité » de son directeur. Dumas fait du Dumas, parle de Dumas, met en scène Dumas, montre Dumas aux prises avec ses opposants, en sympathie avec ses amis. Dumas travaillant, Dumas écrivant, Dumas voyageant. Dumas calligraphiant, même, et livrant sur papier imprimé, dans un supplément du 6 octobre 1854, le manuscrit de l'une de ses causeries, façon de mimer encore la parole vive et d'inscrire avec sa graphie le corps même de l'écrivain au cœur du journal. Un corps figuré d'une autre façon dans cette scène où Dumas se montre dérangé dans son travail par l'arrivée d'un phrénologue qui se livre aussitôt à l'examen de son crâne,

¹⁵ *Mousquetaire*, n° 253, 4 août 1854.

¹⁶ *Mousquetaire*, n° 47, 6 janvier 1854.

¹⁷ *Mousquetaire*, n° 128, 8 mai 1855.

examen dont Dumas publie le compte rendu partiel sous la forme d'une lettre adressée ensuite à la rédaction par le docteur ès-bosses. Nul égoïsme toutefois dans cet égotisme qui n'a rien d'écrasant, car c'est à une exhibition permanente de son altruisme que se livre aussi un Dumas voué aux petites et aux grandes causes, souscriptions pour des monuments funéraires, représentations à bénéfice, propagandes de soutien à des ayants droits dépossédés, appels à la charité en faveur des misérables, des déshérités, etc. Le causeur est décidément à l'image du journal qui est son excroissance et qui, notait déjà Philibert Audebrand, se donne à lire un peu comme « le *Moniteur* de la philanthropie¹⁸ ». Portrait de l'artiste en grand homme désintéressé. Et apologie constante du *Mousquetaire* en bureau de bienfaisance culturelle. Cette tension résolue entre égoïsme et altruisme, on l'a vu plus haut, a son répondant discursif dans le monologisme dialogué des causeries et leur mosaïque particulière : scènes dialoguées, forte prégnance des citations, des collages, des correspondances, publication de textes de tiers, qu'il s'agisse de poésies, de récits ou d'aperçus critiques. Elle est également sensible dans le rythme et la cadence propre aux causeries, qui répondent d'un côté à une économie de l'abondance fastueuse, de la facilité exubérante et, d'un autre côté, à une économie de la rareté : la causerie si bavarde est volontiers sporadique, irrégulière ; elle se fait regretter, attendre, oublier, avant de se rappeler à l'attention du lecteur. « Il y a bien longtemps que nous n'avons causé, du moins le temps m'a paru long à moi¹⁹ » livre la formule de cette double économie efficace. À un autre niveau encore, l'égoïsme altruiste du *Mousquetaire* s'articule à une exhibition sans complexe de la littérature industrielle sur fond de dénégation des vénalités du commerce littéraire. Homme de prouesses, Dumas aime à en faire montre ici comme ailleurs : temps surchargé, écriture au kilomètre, calcul du rendement à la ligne, en nombre de volumes et d'allers-retours entre Bruxelles et Paris, etc. Homme désintéressé, cependant, dilapidant son énergie, semant à tout vent, dévoué aux causes les plus éclatantes comme aux actions les plus modestes. À l'image encore de son journal au sujet duquel Dumas aime à rappeler, en leitmotiv, l'opinion de Moïse Millaud : « Mauvaise affaire, mais une bonne action. »

Cette dimension charitable du journal n'exprimerait-elle, au mieux, que la générosité légendaire du personnage ou serait-elle, en moins bien, occultation de la vénalité attachée à l'exercice de la littérature et du journalisme industriels ? Il y a de tout cela très certainement, mais devant être relié à l'économie propre à laquelle répond profondément *Le Mousquetaire*, qui n'est rien d'autre, tout bien considéré, qu'une *économie du don* : don d'argent, de temps, d'énergie, de talent, de gloire. Don de soi à quoi répond, par un principe de

¹⁸ AUDEBRAND (Philibert), *Alexandre Dumas à la Maison d'Or. Souvenirs de la vie littéraire*, Paris, Calmann-Lévy, 1888, p. 179. Claude Schopp remarque dans le même sens qu'« à feuilleter [ce] journal, on croit lire le moniteur des bonnes actions et de la vertu » (*Alexandre Dumas*, Paris, Fayard, 2002, p. 476).

¹⁹ *Mousquetaire*, n° 16, 5 décembre 1853.

réciprocité qui en relève encore, le don du lecteur s'abonnant, souscrivant, s'embarquant dans les campagnes généreuses du causeur. C'est l'une des clés des causeries de Dumas où abonde le lexique de la dette, du devoir, de la promesse, du contrat, de la parole donnée et de la parole tenue²⁰ : la causerie est un contrat passé entre les abonnés du *Mousquetaire* et le directeur du journal ; elle est ce devoir que Dumas s'impose pour faire droit aux attentes légitimes qu'il a suscitées auprès de ses « chers lecteurs » dès son numéro spécimen, à savoir que *Le Mousquetaire* sera bien en effet le « *journal de M. Alexandre Dumas* », que ce dernier travaillera pour eux, s'adressera à eux, non seulement comme romancier et comme mémorialiste, par un double éloignement propre à la fiction et à la remémoration personnelle, mais *directement*, dans une énonciation vive, immédiate, installant la fiction d'une simultanité et d'une réciprocité entre lecture et écriture. La causerie est ce que Dumas dit devoir à son lecteur, ce par quoi il honore le contrat libellé dans son sous-titre, et ce par quoi, s'acquittant de sa dette en même temps que de sa tâche, il oblige son lecteur en retour : obligeant celui-ci à son endroit (et en ce cas la dette sera apurée par la reconduction de l'abonnement et l'incitation à l'abonnement de tiers) et à l'endroit des causes dont il se fait le porte-voix (et en ce cas la dette sera apurée par la souscription ou diverses prestations charitables). Autrement dit, les symétries du don et du contre-don, de la générosité et de l'obligation, de la promesse et de la dette inscrivent tout le dispositif symbolique des causeries dans un rapport de réversibilité et de réciprocité permanentes entre le lecteur et l'auteur — chacun se devant à l'autre, chacun lui étant redevable — et, pour mieux dire encore, dans une logique circulaire où s'exprime plus essentiellement qu'à d'autres égards la dimension tout ensemble phatique et conative et plus largement communicationnelle de la causerie, reposant non sur la transmission linéaire d'un message ou d'un savoir, mais sur l'insertion active des deux partenaires du discours dans une communauté de sens et de valeurs.

²⁰ Quelques exemples : « Si nous avons une bourse, c'est autant pour dire *prenez*, que pour dire *donnez* » (*Mousquetaire*, n° 128, 29 mars 1854) ; « Le docteur tint parole à Filippi, en lui écrivant la lettre. / Filippi me tint parole, à moi, en me l'envoyant. / Et moi je leur tiens parole à tous deux en la publiant. » (n° 166, dimanche 7 mai 1854) ; « Chers lecteurs, / Je vous avais promis de vous rendre compte du *Marbrier*, le lendemain du jour où je vous avais annoncé son succès, et voilà qu'une fois encore je vous ai manqué de parole. / Mais quand je vous manque de parole, il y a toujours une raison à cela, soyez-en certains. » (n° 189, 31 mai 1854) ; « Chers lecteurs, / Vous avez vu avec quelle fidélité nous avons tenu notre promesse à l'endroit des *Mohicans*. / Nous vous avons dit : le roman ne sera pas interrompu, et pendant huit volumes, bons ou mauvais, nous vous avons donné les *Mohicans* sans interruption. » (n° 284, mardi 5 septembre 1854) ; « Chers lecteurs, / Vous croyez peut-être que je vais vous parler des *Mohicans*. — Non, je vous les donne, voilà tout. » (n° 302, samedi 23 septembre 1854) ; « Chers lecteurs, / Vous voyez qu'on me réclame mes *Mémoires*. / Je ne demanderais pas mieux que de vous donner tous les jours un chapitre des *Mémoires* et un chapitre des *Mohicans*. Par malheur, — non pas pour vous, mais pour moi, — c'est impossible. [...] A demain donc, chers lecteurs, nous nous retrouverons aux bords du lac de Genève. / Dans trois jours, je vous ramènerai sur les bords du Danube ; que Dieu me prête vie, et je vous promets que nous ferons ensemble le tour du monde » (n° 309, samedi 30 septembre 1854).

« J'aime qui m'aime », n'était-ce pas la devise de Dumas ? Ce pourrait être, aussi bien, la maxime invisible au fronton du *Mousquetaire* :

RÉPONSE À M.*** QUI ME REPROCHE DE NE PLUS FAIRE DE CAUSERIE.

Oui, vous avez raison, monsieur ; je suis peut-être en avance comme romancier, mais je suis en retard comme causeur.

Pourtant il n'y a pas de ma faute, comme vous paraissez le croire.

Ce qui m'avait le plus séduit dans la création d'un journal, c'était cette communication d'idées, cette communion de sentimens que j'établissais avec mes lecteurs.

Cette communication d'idées, cette communion de sentimens ont produit leurs résultats. — Avec votre aide, chers lecteurs ; avec votre concours, belles lectrices, je ne dirai pas j'ai fait, mais nous avons fait un peu de bien²¹.

D'où viennent, pour finir, ces contradictions fécondes, ce *forcing* charitable, cette mise en scène permanente de la communication et de ses ressorts ? Évitions la réponse de bon sens : de Dumas, de son caractère, de ses dispositions à l'esbroufe et au panache autant qu'aux croisades généreuses. Et posons que tout cela procède non seulement des contraintes discursives propres à la chronique dans la petite presse du temps, portée à en remettre dans la mise en scène de la parole journalistique comme interlocution microsociale, mais également de la position du *Mousquetaire* telle que Dumas la joue et la surjoue, de l'entreprise héroïque, désespérée, avec laquelle le journal se confond à ses yeux et qui viserait à enrayer le morne cours de l'histoire. Histoire de la presse d'abord. Ainsi, alors que s'est embrayé dans le champ de la presse, depuis la Monarchie de Juillet, un lent processus d'autonomisation du journalisme aux deux égards de la sphère politique et de la sphère littéraire — mais qui certes tiendra longtemps sous perfusion l'éloquence tribunicienne et la rhétorique reçue, cependant que la littérature qui compte sécrètera une rhétorique nouvelle en rupture avec les formes canoniques de la littérarité et leur succédané journalistique —, Dumas fonde avec *Le Mousquetaire* un journal à contre-courant, tout entier voué à la célébration d'une individualité, à une forme d'oralité et à la cause de la littérature. Il n'est pas seul à prendre place dans ce créneau, certes, mais il y a fort à parier qu'il s'y voit comme le plus novateur et le plus combatif. Politiquement ensuite, *Le Mousquetaire* se présente comme une réaction codée, moins sans doute au coup d'État lui-même, qu'à ses effets sur les lettres françaises, qui leur a coûté, dans les termes qu'on a vus, la présence de Hugo et le génie de Lamartine : la mort de la littérature comme pratique vivante. Ce que Hugo fait depuis l'exil, Dumas se figure qu'il le fait à sa manière à Paris, dans les colonnes de son journal, à mots couverts mais à clairon débouché. Le 24 octobre 1853, en page 2, il publie en tout cas une lettre de Paul Michel montrant qu'il l'entend bien ainsi : « Monsieur, en fondant le *Mousquetaire*, vous avez régénéré d'un seul et formidable coup tout l'avenir de la jeunesse littéraire : c'est là ma plus intime pensée, dans toute sa sincérité,

²¹ *Mousquetaire*, n° 253, 4 août 1854.

et je vous l'exprime²². » Et deux ans plus tard, sous couvert de comptabiliser les nouveaux abonnés, il redit, avec la précaution de rester vague, quelle est sa mission au moment où la littérature continue de ployer sous le joug des « événements politiques » :

Laissez-moi vous annoncer que nous entrons glorieusement dans l'année 1855 avec trois cents abonnés de plus.

Cela ne fait pas encore que *le Mousquetaire* soit une bonne affaire, mais cependant elle est déjà moins mauvaise.

Au reste, c'est une grande satisfaction pour moi, je vous l'avoue, que cette mission qui m'est donnée, et que j'accepte, dans un moment où la littérature s'incline, muette et brisée, sous les événements politiques, d'ouvrir, comme un autre champ d'asile, les colonnes du *Mousquetaire* à toute œuvre distinguée ou poétique²³.

Cette littérature à redresser, ce génie de la France à ressusciter, ce n'est rien d'autre à ses yeux, bien évidemment, que le romantisme, matrice de toutes les révolutions esthétiques du demi-siècle et moment de naissance, du sein bien fané des belles lettres, de cette chose qui portera le nom de littérature. Et de ce romantisme Dumas se donne pour le dernier représentant à Paris. L'égotisme des causeries procède d'une poétique du moi qui n'est pas moins significative à cet égard que leur croisade contre l'Académie et les membres de l'Institut, leur dénonciation oblique des renégats du romantisme, de Buloz à Sainte-Beuve en passant par Jules Janin, et leur comptabilité des morts qui se succèdent ou des tombes à restaurer, celles de Soulié, Balzac, Moreau, Marie Dorval, Delphine Gay ou encore, *last but not least*, celle de Gérard de Nerval, dont *Le Mousquetaire* publie *El Desdichado* et dont il évoquera — en termes ambigus, il est vrai — les derniers moments²⁴. Et n'oublions pas l'un des enjeux déclarés du journal : poursuivre la publication des *Mémoires*, inscrire dans l'équation de l'œuvre et de l'homme, vingt ans après, les chiffres de la révolution esthétique et politique du romantisme. Pas un mot dans ce journal, en revanche, sur les esthétiques modernes en ascension. Le calendrier esthétique de Dumas est arrêté à la décennie précédente. C'est sa faiblesse et c'est son courage. C'est aussi la raison de la mélancolie diffuse qui imprègne les causeries et bien des pages du *Mousquetaire*. « Si nous avons une escopette,

²² *Mousquetaire*, n° 5, 24 octobre 1853.

²³ *Mousquetaire*, n° 12, 3^e année, vendredi 12 janvier 1855.

²⁴ Le numéro 67 du 26 janvier 1854 est au cœur de cette opération de contre-feu, que Dumas réserve tout entier à un montage d'aigres jugements contemporains au sujet des grandes figures historiques du romantisme. « Ainsi, c'est convenu, n'est-ce pas, chers lecteurs, écrit-il à la fin de sa causerie du jour, vous allez lire, si malveillante qu'elle soit, la prose de MM. Gustave Planche, Sainte-Beuve, Paulin Limayrac, Charles de Mazade, Gaston de Molène, Henri Blaze, Charles Labitte, Scudo et Armand de Pontmartin, — ce sont eux qui se chargent aujourd'hui de faire notre journal. / Mais, rassurez-vous, c'est la seule fois qu'ils y travailleront. / Sur ce, chers lecteurs, patience et courage, — parole d'honneur, nous vous revaudrons cela. »

écrit-il dans sa causerie du 29 mars 1854, c'est pour tirer sur les vautours et les corbeaux qui assourdissent les vivans et profanent les morts²⁵. »

Mais les tombes à relever, les morts à enterrer ou à défendre ne sont pas seuls à conférer au journal une dimension sépulcrale, celle d'un Tombeau du romantisme qui serait aussi le tombeau de Dumas. Il a cinquante ans, le meilleur de sa production est derrière lui, il le sait sans doute²⁶. Et voici qu'il se dote, avec son *Mousquetaire* et ses causeries, d'un cénacle de papier, où se réuniront, non des vivants, mais des spectres et, en tout cas, des ombres portées par un grand soleil en train de s'éteindre. « En avant, hardi Mousquetaire, en avant ! », lui écrit-on dans une lettre qu'il reproduit dans sa causerie du 5 décembre 1853. « Pendant que toute gaîté disparaît avec notre jeunesse, que le siècle à son déclin devient morose et chagrin comme un vieillard, gardez cette verve joyeuse qui depuis vingt-cinq ans nous amuse et nous fait agréablement oublier que les jours, les mois, les années passent aussi longuement, plus longuement pour vous que pour nous. Heureux privilège de rester ainsi toujours jeune quand autour de vous tout se ride, s'étiole, s'affaisse et dépérit²⁷. » Sépulcrales, bien que joyeusement, les causeries sont d'un homme qui avance à reculons dans un siècle prématurément vieilli.

²⁵ *Mousquetaire*, n° 128, 29 mars 1854.

²⁶ Claude Schopp souligne, dans l'Annexe au présent volume, que *Le Mousquetaire* est fondé sur des ruines — les ruines de l'univers littéraire de Dumas : échec romanesque (l'interruption forcée d'*Isaac Laquedem*) ; échec au théâtre (*La Jeunesse de Louis XIV* interdite par la censure impériale) ; échec des *Mémoires* (menacée d'interruption dans *La Presse* suite à un avertissement officiel).

²⁷ *Mousquetaire*, n° 14, 5 décembre 1853.